

“ Chère madame,

“ Vous n’avez pas eu la moindre pitié de ma curiosité, et vous mériteriez bien que, pour vous punir, je ne vous donnasse pas un avis qui pourra vous être utile. Mais je suis bonne “ camarade ” et je dois vous avertir amicalement de choses qu’il vous importe de connaître.

“ Notre inspecteur, qui a passé par ici ces jours derniers, en revenant de Saint Martin, où il ne vous avait pas trouvé à votre poste, a recueilli dans le pays des bruits fort injurieux sur votre compte. Ces bruits certainement ne sont pas fondés ; mais vous savez combien l’administration est sévère, et s’ils arrivaient aux oreilles des chefs, ils pourraient produire le plus fâcheux effet. Si l’on en croyait ces rumeurs, vous seriez une grande dame déchaînée qui aurait laissé de vilains souvenirs dans un département éloigné de celui-ci, vous auriez fait mourir votre mari de chagrin, après l’avoir indignement trompé et l’avoir ruiné par vos folles dépenses, etc., etc. J’en passe et des plus horribles.

“ Vous le voyez, ma chère, je n’y vais pas par quatre chemins et je vous dis crûment la chose ; c’est mon caractère. Comme il est toujours bon d’imposer silence à la calomnie, si absurde qu’elle soit, vous ne persisterez pas, je l’espère, dans votre système de mutisme absolu, et vous voudrez bien m’apprendre le plus tôt possible ce que je dois savoir, pour rembarquer vertement dans l’occasion les faiseurs de commérages.

“ En ce qui me concerne, je n’ai pas à me louer de mon changement de résidence. Mon nouveau bureau, quoiqu’il me soit mieux rétribué que le vôtre, ne me satisfait guère. On est accablé de besogne, service de nuit, pas un instant de repos. Combien je regrette mon cher bureau de Saint Martin, où je vivais si tranquille et si heureuse ! L’ambition m’a perdue ! Le pays où je suis est maussade ; les habitants y sont inhospitaliers, tracassiers, exigeants...”

Madame Chervis continuait sur ce ton pendant trois énormes pages ; elle terminait en demandant de nouveau avec instance les moyens d’imposer silence à la calomnie qui s’acharnait contre sa compagne.

Evidemment le but principal de madame Chervis avait été de contenter l’ardente curiosité dont elle avait donné des preuves, dès le premier jour, à l’égard de Valérie. Cependant la jeune directrice, après avoir lu cette épître étrange, demeura profondément accablée.

—Quoi ! madame, vous pleurez ? demanda Thérèse avec plus de sympathie que de tact.

Valérie s’empressa d’essuyer ses yeux.

—J’ai tort, dit elle ; ces sottises ne devraient pas faire couler mes larmes, quand j’ai eu dans le passé, quand j’ai encore dans le présent, tant de motifs légitimes d’en répandre... Mais si ridicule que soit un mal, n’est-il pas toujours le mal ?

Après avoir un peu réfléchi, elle se leva.

—Je veux voir, dit-elle, jusqu’à quel point ces calomnies ont pu m’aliéner l’estime et l’affection des habitants du pays. Thérèse, je suis si contente de votre zèle, de votre habileté à me suppléer, que je vous laisserai aujourd’hui encore la garde du bureau. Je vais faire quelques visites d’arrivée.

La factrice manifesta un grand embarras.

—Je conseillerais à madame, balbutia-t-elle, de s’assurer d’abord... Il y a des personnes si mal disposées !

Valérie, sans l’écouter, entra dans sa chambre.

Quelques instants après elle reparut, enveloppée d’un châle qui cachait l’élégance de sa taille, et le visage couvert d’un voile. Après avoir adressé certaines recommandations à Thérèse, elle sortit et descendit rapidement l’unique rue de Saint-Martin.

A tout seigneur tout honneur ; sa première visite fut pour M. le maire. Elle trouva le bonhomme dans une salle basse, assez piètre qui lui servait de salon de compagnie. Ses lunettes de cornes sur le nez, il essayait de déchiffrer les pattes de mouche d’une pièce de procédure. Il accueillit Valérie avec un empressement marqué, mais dans lequel la directrice crut

voir du malaise. Après les compliments d’usage, il pria madame Arnaud de lui lire la pièce qu’il tenait à la main : “ Il avait de si mauvais yeux !... ” Madame Arnaud se prêta volontiers à son désir. La lecture achevée, M. le maire parla de son procès avec le voisin Chaudet pour les pâturages d’en bas. Il fut impossible à Valérie de lui arracher un mot en dehors de ces affaires litigieuses, et elle dû se retirer avec la pensée que le fonctionnaire avait un peu exagéré, dans un but inconnu, ses préoccupations habituelles.

En quittant le maire, elle se rendit chez le docteur Régnier. Le docteur était absent et Valérie ne trouva au logis que madame Régnier, petite femme maigre, fluette, plate, à la mine négligée, au parler aigre et insinif. La maîtresse de maison qui était venue elle-même ouvrir la porte, exprima sèchement ses regrets de ne pas recevoir la visiteuse. “ Le docteur était sorti, d’ailleurs, elle n’était pas encore habillée et elle n’avait pu mettre le salon en ordre. Elle ne pouvait donc se permettre de faire entrer une dame comme la directrice. ” Valérie ayant répondu qu’elle désirait seulement passer quelques minutes avec l’excellente madame Régnier et que la toilette n’importait guère, on répliqua d’un ton plus sec encore “ qu’on n’ignorait pas ce qui était dû à madame Arnaud, qu’on n’aurait garde de manquer aux égards qu’elle méritait. ” Et une révérence moitié cérémonieuse, moitié ironique, rompit l’entrée. Forcée fut donc à Valérie de se retirer, plus affligée qu’irritée de ces procédés insultants.

Elle se rendit alors à la maison curiale, pensant que si elle devait trouver quelque part justice et charité, ce devait être là. Cette maison était située au fond d’un jardin et l’on y arrivait par une tonnelle de vigne qui, dans cette saison de l’année, était couverte de pampre luxuriant. Or, comme Valérie s’engageait sous ce long berceau de verdure, elle crut voir quelqu’un se retirer précipitamment d’une fenêtre du rez-de-chaussée, et au moment où elle approchait de l’habitation, elle entendit claquer une porte de derrière. Quand elle eut sonné, la servante du curé, vieille commère à l’air béat, au parler lent et pâteux, vint ouvrir. En reconnaissant madame Arnaud, elle prit une mine piteuse et consternée : “ M. le curé serait désolé de ne pas s’être trouvé chez lui pour recevoir madame la directrice, mais il sortait à l’instant pour faire sa promenade quotidienne, en lisant son bréviaire. Quel contretemps ! ces choses-là n’arrivent qu’à lui, etc. ” Valérie interrompit ces doléances, qui menaçaient de se prolonger indéfiniment, et après avoir chargé la servante de ses compliments pour le curé absent, elle s’éloigna.

Si habituée qu’elle fût aux injustices du monde, elle était fort découragée. Elle se croyait sûre que le curé, bon et simple vieillard dont elle avait reçu autrefois des preuves d’affection, s’était enfui à son approche, et cette conviction la navrait. Une épreuve non moins douloureuse lui était encore réservée.

Comme elle parcourait la grande rue du bourg, elle se trouva tout à coup face à face avec Jeanne et Suzette Marsais qui revenaient des champs, un faix d’herbes sous le bras. L’une et l’autre semblaient ne pouvoir éviter la directrice, et Suzette marcha franchement à elle. Jeanne, au contraire, fit un mouvement pour retenir sa fille et lui dit quelques mots à voix basse. Toutefois Suzette ne tint pas compte de ces aveuglements, et comme elle continuait d’avancer, Jeanne fut obligée de la suivre.

—Ah ! madame la directrice, dit la jeune fille avec chaleur, vous voici donc revenue parmi nous ! Cela me fait plaisir, madame, grand plaisir, je vous assure !

Et, en effet, la joie de Suzette paraissait sincère, quoiqu’elle fût mêlée d’embarras.

—On disait que vous ne reviendriez plus ! ajouta la mère machinalement.

—Et peut-être, reprit la directrice d’un ton de reproche, n’aurais-je pas laissé ici un grand vide !... Mais je vois avec satisfaction que cette chère enfant devient chaque jour plus fraîche et plus forte ; tout danger est passé pour elle, main-